

22 novembre 2021, ZA de Bourg-Argental Remettage Piraillon – Franck Trouiller

Au loin, la piscine de Bourg-Argental. Fermée à l'automne. Un terrain de foot, la pépinière, un grand parking, les Bonbons de Julien, le magasin de plantes, le Carrefour. Un panneau sens interdit sauf riverains.

J'arrive devant un bâtiment au crépi rose s'allongeant sur un étage horizontalement. Une plaque annonce « Remettage Piraillon ». Deux boîtes aux lettres, plusieurs noms d'entreprises. Des rouleaux de fils adossés au mur prennent l'eau. Sur le côté, un gars répare sa voiture : « Pour Franck Trouiller ? Il y a deux portes, c'est tout de suite à droite en entrant ». La radio hurle derrière la porte. J'arrive dans un bureau. « Pour Franck Trouiller ? C'est la porte dans l'angle. ». La porte grince, débouche dans un atelier de remettage construit en parpaings de béton. Le son de la radio se mélange au bruit répétitif et pressant des pinces métalliques qui saisissent le fil. Dans la pièce, un bureau avec un téléphone fixe et différents dossiers éparpillés. À ma gauche des peignes sont stockés à la verticale sous des couches de cellophane. Devant moi, des remettages en attente, dont les fils blancs s'enroulent autour du peigne. Au fond de la pièce, un grand mur avec des outils en bois, une veste, un calendrier des pompiers. Au milieu de la pièce rectangulaire, affairé, un homme au T-shirt violet vif. Concentré, il ne me remarque pas directement. Je bouge un peu. Franck Trouiller relève la tête et suspend son geste, étonné de ma présence.

*Quelques secondes. Il rigole, il avait oublié mon passage.
Je me présente. Franck éteint la radio.*

Ce que vous voulez savoir un peu c'est l'historique ? Pour la petite histoire, mon métier j'avais pas prévu de faire ça au départ. J'ai été formé en tant que dessinateur industriel. Mes parents étaient peigniers et remetteurs. Quand je suis rentré de l'armée, j'ai commencé par leur donner un coup de main. Et puis, il y avait tellement de boulot que j'ai continué. Le métier m'a plu, surtout le contact avec les clients. Après le métier en lui-même a évolué, au début c'était tout manuel, maintenant il y a des machines.

Alors, mon métier à la base s'appelait enfileuse, car c'était vraiment un métier féminin. C'est devenu remetteuse. Je vais vous passer un dessin de remettage. Je coupe juste le haut, le client doit rester anonyme.

Aujourd'hui, je suis tout seul, ma femme travaille avec moi de temps en temps mais on est que tous les deux. Sinon, on a été jusqu'à 17 dans ces locaux. J'ai commencé avec mes parents, mon père fabriquait les peignes à tisser et ma mère faisait les remettages. En revenant de la guerre, ma mère avait plein de boulot, j'ai donné un coup de main, et ça s'est transformé en 8h-10h par jour... et au bout d'un moment on a créé la société. Donc, on a été jusqu'à 17. Et puis la production a été délocalisée, elle est partie en Chine, au Maghreb, et on est retombés à 4 ou 5 ouvriers pendant quelques années. Et après la société s'est arrêtée, ça s'appelait RTB avant ici. J'ai racheté Remettage Piraillon qui était à Saint-Julien : c'était Chantal Bonnet qui faisait les remettages. Au début, elle était salariée de l'oncle de son mari, et puis il lui avait revendu sa société. Et en 2008, Chantal et son employée sont venues me voir, et j'ai racheté la société, c'est pour ça que ça s'appelle Remettage Piraillon. Donc en 2008, je suis reparti tout seul. Il y avait une autre société, sur Annonay, Mr Linossier, dont la boîte a coulé, il y a 15 ans peut-être, lui n'a pas arrêté par choix, il avait 55 ans je crois.

Au rachat, j'ai récupéré les clients de Remettage Piraillon, on avait des clients en commun. Ce qui me fait travailler aujourd'hui ce sont surtout tous les tissus techniques, les dessins de remettage que je vous ai donné c'est pour faire du parachute ou de la voile de bateau, du ripstop, indéchirable.

Les peignes à tisser viennent d'Italie ou d'Espagne, en France il n'y a plus d'entreprise. Maintenant, ils sont fabriqués par des machines, il faut que ça soit très régulier. Mon père était peignier, il faisait ce métier, il soudait chaque dent l'une après l'autre, ça aussi c'était un métier compliqué. Aujourd'hui, sur les peignes modernes, les dents ne sont plus soudées mais sont collées, et sur les côtés, ce sont deux baguettes en aluminium. À voir faire c'était magnifique, mais il n'y en a plus en France. Il y a une des dernières entreprises, qui a été rachetée par une boîte allemande qui s'appelle Burklé. Mais quand mon père était peignier, ils étaient 70 en France. Il y en avait 3 à Bourg-Argental. C'était bien.

Franck part vers le bureau, ouvre un tiroir et en sort un petit peigne rectangulaire de la taille de la paume de sa main.

Par exemple, ça aussi c'est un peigne à tisser, mais la densité de dents au pouce fait qu'on ne voit même pas la lumière à travers. C'était pour fabriquer un type de gaze, c'est médical. Pour le fabriquer, il fallait travailler avec une loupe. Celui-là était pour un tisseur à Lyon, Prada, là il y a écrit 300, ça veut dire qu'il y a 300 lamelles, dents au pouce. Un pouce c'est 2cm7. C'est un truc de fou. C'était un peigne de mon père. On en avait une collection à l'époque. J'ai vendu une vitrine avec une partie de la collection de peigne, au musée de l'Art et de l'Industrie. Je l'ai vendue parce que c'est bien mieux que tout le monde la voit, dedans, il y a des peignes de toutes les sortes.

En France, je suis tout seul, il n'y a pas d'autres remetteurs. Il y restait 3 entreprises en France mais les 3 étaient à Bourg-Argental, Saint-Julien, Annonay. La façon dont je travaille, c'est la façon stéphanoise, ça a été inventé à Saint-Étienne. Avant, les ouvrières, les enfileuses étaient à deux pour cette opération. Elles avaient l'ensouple avec les fils de chaîne placée derrière elles. Une ouvrière saisissait un fil de chaîne et le donnait à l'ouvrière à l'avant du métier. L'ouvrière du devant passait un petit crochet, la passette, à travers les mailles, pour l'attraper, puis elle tirait le fil à travers la maille puis le peigne, donc elles faisaient fil par fil, c'est très long. Alors qu'avec la méthode stéphanoise on va beaucoup plus vite. Par exemple ici, il y a 1800 fils, et ma femme a mis seulement 2h30 à faire ça.

Au niveau des clients ces dernières années... le luxe avec le covid ça a baissé un peu. Mais sinon au niveau



boulot, avec le covid j'ai travaillé comme un fou. C'est marrant car le tissu technique a moins été touché que le luxe. Mais là j'ai assez de boulot, des fois je dois refuser des contrats.

Quand j'avais des salariés, vu que personne en France ne fait ça, je les formais. Ce n'étaient pas des apprentis, j'embauchais des gens. Il y a une dame que j'ai pas formé parce qu'elle savait faire, elle travaillait dans une usine en Ardèche, et elle, elle travaillait des mailles particulières. D'ailleurs, je n'en fais plus. Pour 5000 fils, ça coute 300 €.

J'ai travaillé pour un client à Lyon, un vrai musée. Une usine à la Croix-Rousse, magnifique, avec des métiers encore plus vieux que ceux de Saint-Julien, des métiers qui ont 300 ans. Ils ne travaillent que pour le patrimoine, avec des métiers à tisser manuels des années 1700. Les métiers sont tout en bois et sculptés. L'ouvrière est assise avec ses cartes et c'est elle qui bouge les fils. Un métier jet d'air fait 25m à l'heure. Et la dame qui travaillait à Lyon, elle a mis 14 ans pour refaire les textiles de la chambre de Louis XIV à Versailles. Vu qu'ils ont les métiers d'origine, ils refont exactement la même chose. Moi je trouve ça un peu cher, c'est bien de refaire une chambre à l'identique, mais s'il faut 14 ans à une personne pour le faire, je vous dis pas la note à la fin. Ça fait travailler des gens, c'est bien.

À mon départ à la retraite, il n'y aura pas de repreneurs, les gens ne sont pas intéressés. Après je comprends un peu, mes enfants m'ont toujours vu travailler de 6h30 à 18h30 le soir, ça ne fait pas très envie non plus. Un de mes fils travaille chez les tissages Blanc, il apprend gareur. Il aime bien, et puis gareur c'est un bon métier, aujourd'hui vu qu'il n'y en a point, ils sont très bien payés, entre deux et trois SMIC. Mon fils chez Blanc, il fait 7h -16h, après il fait de la moto. Il s'entraîne comme un fou, il se lève une heure plus tôt le matin pour faire du sport et s'entraîner à l'équilibre. Il commence à 7h. Et le soir, quand il finit sa journée à 16h, il va s'entraîner sur le terrain de trial qu'il s'est construit. C'est chouette. Des fois, avec ses copains, ils vont dans les bois faire de l'enduro, chercher des rochers...

Maintenant dans les tissages modernes, les gareurs ont beaucoup de programmation informatique en plus de la partie mécanique. Ils se branchent sur les métiers avec une tablette et ils programment. C'est le seul de la famille qui est dans le textile. C'est un peu dommage qu'aucun ne reprenne. Il va d'ailleurs falloir que je m'inquiète de la reprise. Il y a de la demande. Je dois aller voir un nouveau client cette semaine. J'avais trouvé quelqu'un, un ingénieur en textile qui voulait travailler pour lui. Il y a deux ou trois ans, il voulait racheter, mais pour reprendre l'activité il faut que je reste un an pour le former et transmettre mon savoir-faire.

Je me lasse pas de mon métier, sincèrement, j'aime bien. Je serai content d'arrêter... comme tout le monde, mais franchement j'aime le contact avec les clients. Et depuis que je suis tout seul à l'atelier de remettage, je passe pas un jour sans qu'un ami vienne boire le café, alors je suis bien ici. Ma femme me dit que ça va me manquer. Le métier en lui-même ne m'a pas lassé, c'est pas désagréable. Des fois je prépare mon remettage, des fois je tire, des fois je pique, je plie, ou je passe les envergures, puis il y a le téléphone, c'est varié. Ça m'embête un peu d'arrêter parce que c'est un savoir-faire qui va se perdre, et il ne faudrait pas. Même pour mes clients... Je travaille avec les mêmes depuis 35 ans. Je comprends pas que personne réagisse. Il y en a un, qui m'a dit dès que tu arrêtes tu m'appelles et je t'achète tout. Lui, il est pas bête. Il me louerai les locaux, il faudrait que je reste un an pour former quelqu'un. Mais j'ai peur que cette personne ne travaille que pour lui. Ils peuvent aussi m'acheter les machines comme ça mais c'est un investissement. Quand on achète la machine on a une formation, moi j'étais parti une semaine en Italie. Mais la machine ne fait pas tout. Il y a des usines qui sont complètement dépendantes de leurs machines. Il y a aussi une machine plus performante qui travaille directement avec la chaîne, mais ça prend de la place, et elle vaut 300 000 €, il faut beaucoup de métier pour arriver à la rentabiliser. Pour une petite usine c'est impossible. Même les tissages Blanc, c'est une grosse usine, Blanc aurait les moyens de l'acheter, mais il m'a dit que c'est trop d'investissement.

J'ai jamais travaillé avec le Parc Naturel du Pilat à la captation des gestes, ils sont gentils mais ça prend beaucoup de temps et je n'ai jamais de temps. C'est bien de capter mais compliqué. Tout le côté technique est complexe à transmettre.

Avant quand on était 3 entreprises dans la région, ici on était 17 personnes. Avec les autres entreprises, on était plus de 24 ouvriers remetteurs. On faisait toute la France. Le gros de la production textile était en Rhône-Alpes. On avait des clients dans le Sud et dans le Nord. Mais un gros volume est parti avec la crise du textile. On est passé de 24 à 2. À une époque, mes clients, les tisseurs, fermaient les uns après les autres. Les tissages par ici aussi, tout à fermer. Tous mes clients ont été très corrects, ils sont venus me voir pour me dire « on arrête, tant qu'on peut payer nos dettes, après on pourra plus. », ils ont fermé proprement comme ils disent. Je suis content parce que je suis resté le dernier. Mais ça fait râler pour le métier en lui-même. Les nouveaux clients, j'en ai pris un récemment, un client qui a une deuxième usine. Normalement je n'en prends jamais, j'ai trop à faire. Et il y a pleins d'usines, pour le tricotage, je ne peux pas travailler avec eux car ce ne sont pas les mêmes techniques.

La machine râle, s'arrête. Il ouvre la capot et verse un peu de white spirit sur le mécanisme. Il rallume la machine. Ça repart, le vrombissement se régularise.

Là, dans les nouveaux clients, il y a quelqu'un qui aimerait qu'on aille travailler chez eux, dans l'usine. Je



vais pas le faire mais je vais aller voir, et peut-être qu'une ancienne salariée qui n'a plus de boulot pour le moment pourrait se déplacer. Sinon les nouveaux clients, ce sont des petites usines, qui avaient du personnel pour faire ça, mais dont les employés partent à la retraite. Mais bon, j'en ai déjà assez des clients. Les usines ne remplacent pas les ouvriers car il faudrait embaucher des jeunes, les former et que ça vaille le coût, mais le marché français est trop instable. Il n'y a pas de nouvelles usines qui ont été relocalisées. Il y a eu le mythe d'une relocalisation à un moment. La crise c'était dans les années 80-90, depuis les usines sont restées se sont bien maintenues. Il y a ceux qui ont senti le tournant arriver, comme Blanc qui s'est mis au textile technique. Il a acheté des métiers très larges. Il produit aussi des textiles pour l'événementiel sur deux métiers. Il fait des textiles de 6m de large sur toute une maison de haut, pour les foires... avec le Covid ça a été compliqué. Ils sont sympas chez Blanc, il faut aller les voir.

Thuasne, j'ai travaillé pour eux... à une époque on travaillait sur pleins de chose, quand on était nombreux, à 17 on pouvait se diversifier. Aujourd'hui, je m'y risquerais pas, il faudrait démarcher et il faut du monde pour garder le rythme. Sur Davézieux, il y avait une usine qui a fermé maintenant, qui tissait du fil de verre pour les papeteries : pour faire avancer le papier mouillé sur les tapis roulants, ils appellent ça un chemin, il faut que l'eau s'écoule et que ça soit rigide et résistant. Là on allait travailler sur l'usine. Ils avaient des usines en Malaisie, un peu partout dans le monde, et celle de Davézieux a fermé, elle était pas rentable. C'est à l'époque de la délocalisation. C'est dommage, on avait du savoir-faire en France maintenant on vend du service. J'espère que ça va revenir.

Je pense que je vous ai à peu près tout dit ! Vous me rappelez si vous avez des questions ! Je vais continuer mon peigne, je pense que je vais travailler jusqu'à 18h30. Avant, je travaillais plus tard. Moi, je ne ressens pas les coups de pression, vu que je suis le seul à être encore en activité, je peux me détacher de ça, les clients sont devenus plus patients. Avant, je travaillais les jours fériés et jusqu'à 23h, mais je ne veux plus, je fais au mieux. À 17, dans l'atelier, on faisait un relais. Quand on a plein de boulot il faut le faire, sinon on se laisse enterrer !

